

L'histoire de Zoubeir Turki avec la feuille blanche et le crayon, c'est l'histoire d'une passion dévorante qui n'a point connu de cesse ni d'accalmie. Une passion débordante où s'entremêlent nostalgie, lumière, humour taquin, regard éperdu et regard critique ; où les lignes voguent vers le plus ouvert et le plus lointain des horizons ; où le coup d'œil fugace capte l'instant fertile, un instant de grâce furtif qui narre de longues histoires et retrace des situations sans fin.

Zoubeir Turki était tout à la fois un conteur et un poète du quotidien. Il racontait la vie avec ses coups de crayon expressifs et évocateurs. Il éprouvait un malin plaisir, le plaisir du gamin espiègle qu'il a su demeurer et du sage railleur qu'il est devenu, dans la recherche des liens qui se tissent entre les lignes, l'espace et le temps à travers un coup de crayon qui s'envole et qui ne s'arrête point avec la fin du trait sur le papier, ce papier qui peine à le contenir sans y parvenir.

Chaque geste des doigts de ses personnages est un poème et chaque mouvement ou regard un roman qui nous emporte vers des mondes magiques. C'est là le secret qui fit que chacun de ses dessins est une scène merveilleuse qui nous invite à la recréer dès que nous la regardons et dont le plaisir de la contempler s'accroît à mesure qu'on s'y plonge.

Quant à la présence de la femme dans l'œuvre de Zoubeir Turki, elle révèle tout à la fois une passion intarissable pour la beauté mais également l'expression d'une inquiétude et d'une angoisse existentielle profonde face à une énigme qu'il semble n'avoir pas pu décrypter malgré une vie bien féconde en expériences.

Tout geste dessiné par la main de Zoubeir Turki semble être un écho à la pensée de M. Messadi : « Achever une action revient à la tuer ». Le geste reste en suspens, inachevé comme inassouvi. C'est un commencement en perpétuel recommencement et un devenir en éternelle gestation. Et voilà que ses dessins se muent en chorégraphies toutes en évocation.

C'est du plus profond de la mémoire et de la nostalgie qu'il tire ses personnages. Il les soustrait à l'oubli et leur attribue différents rôles sur la scène d'une mémoire amusée. Certains d'entre eux reviennent plus d'une fois dans ses dessins et dans plus d'une situation. Il entretient une intime cohabitation avec ses personnages et ressent un immense bonheur à orchestrer leurs mouvements gracieux et même à les taquiner à travers ses croquis.

Ce sont des personnages enracinés bien profond dans le terreau fertile de la Médina d'antan qui n'a cessé de hanter l'imaginaire de l'artiste. Et plus leur enracinement dans ce terreau était profond plus leur universalité gagnait en intensité.

Zoubeir Turki a ressuscité la Médina grâce à ses personnages et lui a insufflé, en puisant au plus profond de son âme et de son authenticité une vie régénérée et libérée des stéréotypes afin de l'entraîner vers une nouvelle aventure esthétique sans port d'attache ni limites.

Que le coup de crayon soit frêle, gracieux, aérien tel une brise d'été ou alourdi, hésitant, tremblant sur une feuille érodée par les coups de gomme, comme il le fut au crépuscule de sa vie, le trait de Zoubeir Turki semble dans tous ses dessins et à toutes les périodes de sa carrière provenir des tréfonds d'une passion que le temps n'a pu assouvir. C'est un trait qui semble reprendre infiniment son éternelle quête du beau tel un Sisyphe dans sa quête de l'absolu et son entêtement dans l'éternel recommencement.

Raouf Basti

قصة الزبير التركي مع الورق الأبيض وقلم الرصاص قصة حب كبير لم يعرف الهدوء ولم يفتر؛ قصة حب فيأض فيه الحنين وفيه الضياء وفيه الشوق وفيه الملحمة والدعابة والعين العاشقة والعين الناقدة الساخرة، وفيه الخطوط تسافر إلى المدى الأبعد والأفق الأرحب، وفيه الومضة تلتقط اللحظة الحُبلى؛ لحظة في ومضة تختزل حكايا وتروي مواقف لا نكاد نعرف لها نهاية.

لقد كان الزبير التركي مسرحيا يروي الحياة ويقول الشعر بريشته وبإيحاءات خطوطها البليغة ويجد متعة قصوى، متعة الطفل العابث والحكيم الساخر، متعة في البحث عن العلاقات المبدعة بين الخطوط والفضاء والزمن من خلال حركة كثيرا ما تكون مطلقة لا تنتهي بنهاية الخط يرسمها على الورق ولا بحدود الورق الأبيض يجهد في أن يحتويها ولا يفلح.

فكل حركة في أصابع شخوصه كانت قصيدا شعريا وكل لفظة أو نظرة كانت قصة تأخذك إلى عوالم من السحر بما جعل كل رسم من رسومه مشهداً رائعاً يتجدد ابداعه كلما نظرت إليه ويسر نفسك كلما تأملته أكثر.

أما حضور المرأة في رسوم الزبير فهو حضور يروي عشقا للجمال ظل في نفسه فياضاً بقدر ما يروي حيرة في وجدانه إزاء لغز يبدو أنه لم يفلح في فك رموزه كلها رغم تجارب في الحياة كانت ثرية.

وكثيرا ما ينطبق على الحركة التي يرسمها الزبير التركي ويتركها معلقة لا تنتهي وتجهد في بلوغ المدى فلا تكاد تبلغه قول المسعدي « إنك إن اتممت الفعل فقد قتلته » لأن في الحركة التي يرسمها الزبير بدءاً ما يفتأ يتجدد وصيرورة لا تنتهي بما يجعل رسومه لوحات راقصة عظيمة الإيحاء.

شخوص الزبير يُستدعون من عمق الذاكرة ومن رحم الحنين ويُنتشلون من برائث النسيان، وتراه يعاشر البعض منهم في رحلة البحث المتجدد. فتراه يعودون في رسومه أكثر من مرة في أكثر من موقف. وتراه يُحركهم على مسرح ذاكرته الجذلي باستحضارهم، وتشعر من خلال خطوطه بأنه يسعد بتحريكهم وبمداعبتهم دعابة المحبة.

شخوص ضاربة جذورهم في تربة خصبة هي تربة المدينة العتيقة التي ظلت تعمر ذاكرة الفنان ووجدانه لأنهم كلما ازدادوا تجذراً في هذه التربة يُعانقون الكونية أكثر فأكثر، ذلك أن الزبير التركي أعاد بعث المدينة العتيقة بشخوصها ونفخ فيها من روحه ومن عبقريته وصدقه حياة مستأنفة حررتها من قوالب الصور النمطية إلى مغامرة ابداعية لا يكاد يُعرف لمحيطها شاطئ ولا لسفرها مدى.

وسواء كان الخط رفيعا نحيفا رشيقا شفافا كنسمة صيف أو كان، كما في آخر أيام حياته، مثقلا مترنحا ومرتجفا على ورق انهكته الممحاة؛ يظل هذا الخط في كل الرسوم وفي كل الفترات قادما من أعماق عشق لم تروه الأيام ومستأنفا في توق إلى الجمال كتوق سيزيف إلى المطلق وإصراره على استئناف الفعل.

عبد الرؤوف الباسطي

On ne parlera jamais assez de cette formidable exactitude du trait. Elle relève de l'épure géométrique, intègre les lois physiques qui induisent la structure de chaque élément, n'admettent aucune erreur d'estimation du mouvement, des proportions, de l'attitude. Cette approche rigoureuse ne nuit pas à la légèreté du dessin, à la noble simplicité qui confine à une abstraction orientale, voire à une abstraction, de ses portraits et de ses tableaux. Chez ce dessinateur puissant, le jaillissement du trait est comparable aux ellipses décrites par un jet d'eau. Selon la force du débit, les variations d'amplitude obéissent à des principes physiques immuables. C'est cette mathématique, ce dessin quasi scientifique qui fondent l'idée de mesure tant pour la composition spatiale que pour l'harmonie musicale de l'œuvre. Ces cinquante deux dessins ne sont-ils pas une partition d'arabesques dont les courbes s'engendrent et se divisent à l'infini pour raconter toutes les formes sans jamais se répéter. Tendus, le trait épouse les vibrations, révèle, sous les plis esquissés d'un burnous, la fatigue d'un dos, la vigueur d'un corps et jusqu'à l'intention d'un geste.

Aucun de ses personnages n'a jamais posé devant l'artiste mais le petit garçon d'Halifaouine avait enregistré des centaines de visages, de scènes, de spectacles, dans les rues et les maisons de la Medina de Tunis, cœur fatigué d'un ancien monde. Ces éblouissements d'enfant précoce, conscient de posséder le don de graver contre la mort l'immémorial, conduiront toute son œuvre. Inlassable quête, projet de fixer et de transmettre la réalité d'une société citadine gracieuse, civilisée, colorée mais menacée dans ses équilibres par l'irrévocable pression de la modernité. Ainsi c'est sa prodigieuse mémoire visuelle et la puissance de son imaginaire qui trament la vivante poésie de cette population si magnifiquement construite selon les lois de sa nature. Et justement, un dessin né de la mémoire s'enrichit des émotions de tous les sens. L'effort du créateur pour rassembler ce faisceau de réminiscences et de rêveries fait du personnage un être profondément désiré et charge le portrait d'une intensité spirituelle... dimension supérieure, épaisseur mystérieuse, celle que Léonard nommait "la profondeur de l'air". À cet égard, nous sommes devant le contraire d'un dessin d'observation qui, abordant le sujet par son apparence, s'y arrête le plus souvent lorsque celle-ci est restituée, négligeant de poursuivre, d'approfondir, pour déposer entre les lignes ce sans quoi aucun dessin n'est véritablement accompli: l'âme du dessinateur en train de regarder.

Zoubeir Turki, s'il se pliait à merveille et dans la joie à ces rituels d'appropriation et d'échange avec ses personnages – il lui arrivait même de les interpeller familièrement – a toujours poussé au-delà sa quête avec une énergie qui explique la tension jamais relâchée du trait. "Ne pas faire ce que l'on sait faire" disait-il, et il repartait de plus belle pour arpenter d'autres chemins, jamais plus enivré que lorsqu'il se trouvait dans l'inconnu. Grand périple d'un esprit, d'une main, d'une sensibilité sans complaisance ni sentimentalité. Avec la force de Michel Ange, la précision de Dürer, l'artiste nous offre des dessins de synthèse dans lesquels tous les caractères, toutes les structures de l'âme sont exprimées selon leur genre.

Inspiré, porté par les souvenirs du monde foisonnant de son enfance, Zoubeir Turki habitait aussi un autre paradis en fuite, une autre patrie légendaire, l'Andalousie. Sa vaste culture embrassait avec délice ce moment unique de l'Histoire né du génie arabe, l'humanité retrouvée et perdue.

Nostalgie de Grenade...son jardin, dont il avait choisi chaque arbre pour la structure de ses branches, la couleur de son feuillage, composant un mariage subtil des lignes et des floraisons, fut le premier cercle d'une grande leçon d'architecture par laquelle il prouvait sa maîtrise de l'espace dans toutes ses dimensions. "Au paradis, c'est un jardin que Dieu a donné à l'homme" disait-il. La maison a suivi, surmontée de l'immense atelier puis le bassin entouré d'arcades, enfin le musée aux cascades de feuilles et de fleurs, ouvert à la lumière du jour, aux perspectives calculées. D'une conception très personnelle, ces structures aérées accueillent déjà les œuvres peintes et les dessins disposés par lui sur les cimaises... Autre aventure singulière, celle d'un artiste qui se refuse pendant des années à vendre ses tableaux, les réservant en un lieu pour les Tunisiens d'aujourd'hui et de demain. Les œuvres dont il acceptait de se séparer servaient à financer son projet. C'est ainsi que nous devons cette très belle série de cinquante deux dessins datant de 82 et 83 à une étape importante des travaux de construction. Sociologie poétique, galerie des mémoires, le message passe, on sourit, on s'étonne, on parcourt les lignes pures dans un enchantement.

On comprend son admiration pour Ibn Khaldoun, sa volonté de célébrer le premier sociologue de l'Histoire et de lui offrir dans "leur" ville natale un retour triomphal après des siècles d'exil. Lui-même n'avait-il pas dû quitter Tunis après les événements de 52 pour appel à la grève ? Installé en Suède, il y vivra

six ans de sa peinture avant de retrouver son pays. La statue monumentale dressée au centre de la capitale, "ressemble", disent les Tunisiens, à son sculpteur. C'est sa capacité d'animer la matière, de l'habiter, qui provoque cette impression. Sous son noble turban le visage d'Ibn Khaldoun est fin, son nez busqué, sa bouche mince, rien qui rappelle objectivement les traits de l'artiste, mais sous l'élégant burnous de bronze, de la nuque aux talons, le grand personnage a bel et bien l'allure, le maintient de son lointain héritier.

Lors de la grande exposition des dessins et tableaux destinés à son musée, un visiteur qui n'était pas encore le ministre français de la culture mais déjà un grand écrivain, Frédéric Mitterrand, laissait, sur le livre d'or du palais Kheireddine cet hommage : *"On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, la beauté du trait d'un dessinateur d'exception, la profonde poésie du jeu des couleurs, la puissance d'un style personnel qui enchante par son intégrité et son charme unique. Une humanité vraiment merveilleuse s'épanche avec tant d'infinie délicatesse que l'on se sent heureux, meilleur, plein d'élan et d'enthousiasme à la seule idée qu'il existe un artiste tel que vous. Il n'y a pas de gaité sans mélancolie diffuse, pas d'indulgence sans connaissance des chagrins du quotidien: regards, sourires, attitudes dans la vérité de l'abandon et le secret de la pudeur m'accompagneront dans mes autres voyages avec le constant souvenir de cet ami du genre humain que révèlent vos œuvres"*. L'adresse l'avait touché comme un portrait subtil, généreux mais fidèle.

Il est vrai que son succès rapide, sa popularité dans les milieux les plus modestes grâce à la diffusion de ses dessins dans la presse, la parution de son livre "Tunis naguère et aujourd'hui", toujours réédité, en ont fait dès son retour au pays le peintre national de la Tunisie indépendante. Sa personnalité rayonnante, fertile en initiatives au profit de l'art et des artistes, qu'il s'agisse de peinture, de théâtre, de décorations architecturales ou de cinéma, enfin sa séduction naturelle ont suscité des jalousies, de mesquines cabales. Il en riait avec ses amis. Le fait est que, les uns en faisant une légende, les autres une sorte de Machiavel de l'art, peu de ses compatriotes ont eu conscience de son exemplarité d'artiste, de son génie.

Comme l'illustre Ibn Khaldoun, l'illustre Zoubeir Turki a désormais le temps pour lui. Son œuvre est à déchiffrer.

Manuèle Peyrol